



**Rouge,
blanc,
bleu !**

Meliha Serbes
> P. 3

La Terre tourne, ALT a 20 ans

La Terre tourne est une chanson d'il y a bien longtemps, celle qui a permis à Nilüfer, alors âgée de seulement 17 ans, de se faire connaître du grand public.

Dr Hüseyin Latif > P. 5

L'empreinte du passé, la force du présent : Yağmur Balbay et son combat pour la justice

Jules Pissemon > P. 5



Aujourd'hui

la Turquie



242 F:9 €
N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

JOYEUX
ANNIVERSAIRE
20 ANS



Contre les clichés, en grand format

Sırma Parman > P. 12

100 TL - 9 euros



www.ajourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 242, Mai 2025



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire
des relations
internationales

BEDES : transformer la solidarité en action durable à Beykoz

Fondée en 2005 par Gülay Demirel, qui a vécu en Allemagne, l'Association de soutien à l'éducation à Beykoz (BEDES) s'inspire de son expérience de l'immigration et de l'importance des structures associatives pour répondre aux besoins sociaux. Pour sa présidente, l'éducation est au cœur de tout : « Notre priorité est de faciliter l'accès à l'éducation, d'améliorer les conditions matérielles et d'impliquer les familles dans ce processus », explique-t-elle. C'est aux côtés de Zeynep Toygare, membre active de l'association, que je me suis rendue à Beykoz, terrain d'action de BEDES.

Ce quartier d'Istanbul, autrefois zone industrielle, a été durement touché par la fermeture des usines. Tandis que de nouveaux lotissements accueillent des résidents plus aisés, un fossé s'est creusé avec les populations locales, souvent modestes. BEDES s'efforce de combler cette fracture sociale en favorisant le dialogue, l'entraide et l'engagement citoyen.



L'association repose sur trois piliers : les dons, les boutiques solidaires, et la création d'associations indépendantes dans d'autres régions.

> P. 10

« Imaginons un monde sans Aujourd'hui la Turquie... »



Le 24 avril dernier, le journal francophone Aujourd'hui la Turquie a célébré ses deux décennies d'existence lors d'une soirée d'exception organisée au Palais de Belgique à Istanbul sur l'initiative du Consul général de Belgique, Monsieur Tim Van Anderlecht. Les nombreux invités de marque et amis du journal se sont réunis autour des valeurs de la francophonie et du dialogue interculturel.

Sous l'égide du Consul général de Belgique, l'événement a mis en lumière l'importance du métier de journaliste. Monsieur Tim Van Anderlecht a évoqué son propre intérêt pour cette profession durant ses années universitaires, précisant avoir brièvement exercé dans le domaine du journalisme sportif mais indiquant toutefois avoir abandonné cette voie en raison des longues heures de travail exigées par la profession.

20 ans d'actualités

Fondé en 2005, Aujourd'hui la Turquie s'est imposé comme le premier journal indépendant francophone publié en Turquie. En plus de 240 numéros publiés, des centaines d'articles, interviews et chroniques, le mensuel a su tisser des liens uniques avec la communauté francophone et francophile de Turquie. Il se présente aujourd'hui comme un véritable intermédiaire entre les cultures. « Aujourd'hui la Turquie est un carrefour des cultures et des civilisations, au croisement de l'art, de la politique, de la littérature et de la diplomatie pour Istanbul et les pays francophones qui trouvent leur place dans cette capitale internationale », a ainsi

> P. 6-7

déclaré Bedri Baykam, artiste et auteur turc, fervent soutien du journal, lors de sa prise de parole.

Au cours de ces vingt années, Aujourd'hui la Turquie s'est forgé une réputation d'exigence, d'ouverture et de rigueur. Un sérieux travail journalistique salué dans son discours par Monsieur Tim Van Anderlecht, pour qui l'importance du journalisme et de son indépendance représente un élément essentiel de la compréhension du monde contemporain.

Et tout au long de ces deux décennies de travail, la richesse éditoriale développée par le journal a bien mérité d'être honorée.



Erol Sayan, grand maître de la musique turque

> P. 8

Retour sur...

La Hongrie dans l'Union européenne en 2025, Olivier Buirette, p. 2

Devrim Erbil nous parle...

Eren Paykal, p. 3

Guerre commerciale entre les puissances chinoise et américaine, Charlotte Gautier, p. 9

La tempête



Ali Türek > P. 9

Genç GEA (Jeunes bénévoles de GEA) : l'engagement des jeunes face aux catastrophes pour un avenir mieux préparé



Merve Dinçşahin > P. 11



Dr Olivier Buirette

Le 15 mars 2025, la Hongrie fêtait comme tous les ans l'anniversaire de la Révolution de 1848 marquant le début de son émancipation de l'Empire des Habsbourg.

Cette fête est l'occasion pour le pouvoir en place de s'exprimer. C'est ce que devait faire Viktor Orban, premier ministre hongrois depuis 2010 au sein d'une coalition nationaliste et populiste.

La Hongrie venait de présider l'Union européenne au second semestre 2024, lui permettant d'affermir encore plus ses positions souvent opposées à celles prises par les 26 autres États membres. Pourquoi cet esprit frondeur, et quelles peuvent être les racines historiques et géopolitiques d'un pouvoir en place depuis plus de 15 ans à présent ?

Plongeons-nous donc dans l'histoire lointaine du pays. La Hongrie est fondée dès le IX^e siècle par Arpad puis christianisé en l'an 1000 par le roi Etienne I^{er}. Ce très vaste royaume sera en grande partie occupé par l'Empire ottoman de 1541 à 1699. Succèdera la tutelle de l'Empire des Habsbourg puis, à partir de 1867, le fameux compromis austro-hongrois qui marquera le temps de la double monarchie jusqu'en 1918.

Aux termes du Traité de Trianon le 4 juin 1920, le Royaume de Hongrie est démantelé au profit de ses voisins immédiats. La superficie de la Hongrie passe alors de 283 000 km² à 93 000 km², ré-

La Hongrie dans l'Union européenne en 2025 : quelques retours historiques

duisant sa population de 18,6 millions avant 1914 à 7,6 millions : une énorme minorité de Hongrois comptant près de 11 millions de personnes allait naître en dehors du territoire initial.

Souvent, nous oublions à quel point cette énorme réduction de territoire a encore aujourd'hui des conséquences. La Hongrie de l'entre-deux-guerres devait finir par se rapprocher d'Hitler après 1933, celui-ci lui ayant promis un retour à l'avant-Trianon. Ce qui fut fait en 1940 et 1941 avec les deux arbitrages de Vienne imposés par Hitler dans la région.

La période communiste verra un gel de ces questions avec la guerre froide. Mais après 1989, la chute du mur de Berlin et le retour de la démocratie en Europe centrale, la Hongrie redevenait un État libre à compter du 23 octobre de cette même année.

La Hongrie, comme les autres pays dans la région, poursuit alors le processus de son intégration dans l'OTAN en 1997, faisant d'elle un des premiers pays de l'ex-Europe de l'Est à rejoindre le Traité de l'Atlantique Nord avec la Pologne et la République tchèque. Elle entre ensuite dans l'Union européenne avec la vague d'élargissement de 2004.

En dehors de cette dynamique, les problèmes lointains mais finalement jamais

résolus, issus du Traité de Trianon, devaient refaire surface et alimenter les politiques revendiquées par les nationalistes et les populistes. Ainsi, après la dégradation de la situation économique à compter de 2008 et finalement le moment où l'UE, après l'échec du referendum de 2005, est entrée elle-même dans une crise qui n'a pas vraiment cessé encore aujourd'hui, la Hongrie, comme les autres pays de l'ancien bloc, a vu l'arrivée au pouvoir de leaders dits populistes.

Viktor Orban devait être de ceux-là. Lui qui fut un temps le plus jeune Premier ministre d'Europe centrale de 1998 à 2002, devait revenir au pouvoir en 2010 et y rester encore aujourd'hui en 2025. Dès 2010, un pouvoir à tendance autoritaire s'installa à Budapest, mais la Hongrie ne fut pas la seule dans ce cas ; et progressivement, une position diplomatique non alignée sur les positions de Bruxelles devait se développer, notamment lors de la présidence hongroise de l'UE du 1^{er} juillet 2024 au 1^{er} janvier 2025.

Cette position devait permettre à Viktor Orban d'affirmer à chaque réélection son pouvoir sur le plan intérieur et extérieur. Il faut sans doute tenir compte



pour le comprendre de l'ensemble des paramètres historiques que j'ai souhaité évoquer ici. Il est probable mais pas certain que ce pouvoir se maintiendra encore lors des prochaines élections d'avril 2026.

On conclura en constatant que ce pouvoir populiste à tendance autoritaire est encore renforcé avec la redistribution des cartes à l'international à laquelle nous assistons depuis le retour au pouvoir de Donald Trump aux États-Unis depuis janvier 2025 : ce qui ne pouvait que convenir à un pays qui, au travers de son histoire, a toujours été habitué à avoir des leaders emblématiques - du lointain roi Saint Etienne autour de l'an 1000, à Lajos Kossuth et la Révolution de 1848 en passant par Mihaly Károlyi et le régent Miklós Horthy pendant l'entre-deux-guerres.



Michael Emami

Ces dernières années, de nombreux archéologues ont commencé à

repenser leur compréhension de l'origine du berceau de la civilisation. Pendant des années, sur base des découvertes archéologiques britanniques des XIX^e et XX^e siècles, on nous a enseigné et amené à considérer que la civilisation humaine avait pris naissance avec les Sumériens de Mésopotamie.

Mais tout récemment, après une étude plus minutieuse des tablettes cunéiformes trouvées en Mésopotamie, a été déterminée l'existence d'un peuple très avancé et cultivé à Aratta, situé à l'est de la Mésopotamie dans l'ancienne Perse, au-delà des montagnes Zagros, de l'ancienne ville de Suse et d'Anshan, vers Jiroft.

Les archéologues modernes croient de plus en plus qu'avant l'essor des sociétés communautaires en Mésopotamie, une civilisation plus avancée qui les précédait avait déjà prospéré. Les découvertes récentes à Jiroft, en Iran, d'artefacts extraordinaires tels que des tablettes d'argile présentant des systèmes d'écriture distincts du cunéiforme sumérien, ainsi que de précieux bijoux et reliques, ont conduit de nombreux chercheurs à soupçonner fortement que la ville mythique d'Aratta mentionnée dans les légendes sumériennes pourrait avoir été Jiroft elle-même.

Aratta, du mythe sumérien au berceau des civilisations

Pour la civilisation sumérienne, la civilisation d'Aratta telle que décrite dans les tablettes cunéiformes sumériennes n'était pas nécessairement une « menace » directe, c'est-à-dire une menace d'ordre militaire ou religieux. La relation entre Aratta et Sumer y est plutôt décrite comme une relation de rivalité et de concurrence, en particulier en ce qui concerne la richesse, les ressources et l'influence régionale.

Dans les épopées sumériennes telles que celle d'*Enmerkar et le seigneur d'Aratta*, relatée dans les tablettes cunéiformes, Aratta est décrite comme une civilisation prospère et avancée, connue pour ses artisans qualifiés, ses pierres précieuses et ses magnifiques temples et ziggourats. Selon les Sumériens, Aratta était aussi le pays du lapis-lazuli et de l'or, et c'était une terre spirituelle où était vénérée une divinité unique et invisible, ce qui différait complètement du polythéisme sumérien.

Les Sumériens, en particulier à Uruk sous le roi Enmerkar, cherchèrent à établir leur domination sur Aratta, ce qui conduisit à des conflits et à des négociations. Ces histoires mettent en évidence une lutte pour des ressources telles que des métaux tels que l'étain et des pierres précieuses telles que le lapis-lazuli, abondantes à Aratta mais rares

à Sumer. Pour cette raison, comme l'indiquent de nombreux écrits sur des tablettes d'argile sumériennes, les Sumériens ont cherché à intimider et à menacer Aratta. Mais sans succès car Aratta, au cœur de la Perse, était hors de portée des Sumériens.

Curieusement, dans le monde archéologique, la ville mythique de l'Atlantide mentionnée dans les écrits de Platon ressemble à l'histoire d'Aratta, à une exception majeure : aucune preuve archéologique concrète n'a été trouvée pour valider l'existence de l'Atlantide. Pourtant, à Jiroft, dans la province de Kerman, en Perse, les archéologues ont trouvé des centaines d'artefacts et une ziggourat bien plus importante que celles trouvées en Mésopotamie, ce qui indique l'existence de la civilisation avancée évoquée dans les textes cunéiformes sumériens. Ces fouilles de Jiroft ne représentent qu'une infime fraction de la taille réelle de la ville antique telle que la mentionnent les textes. Pourtant, elles reflètent la dynamique des anciennes civilisations qui se disputent les ressources et la domination commerciale. La richesse et l'emplacement stratégique d'Aratta ont peut-être défié les ambitions de Sumer, mais la nature exacte de leurs interactions reste entourée de spéculations.



Mais surtout, l'une des principales contributions des habitants d'Aratta, centrés dans la vallée de la rivière Halil dans le sud-est de l'Iran, a été son influence sur les premiers systèmes d'écriture. La découverte de tablettes d'argile portant une écriture primitive suggère que la culture Jiroft pourrait avoir développé une forme d'écriture antérieure à l'écriture cunéiforme, ou influencée par l'écriture élamite. Cela remet en question la vision traditionnelle selon laquelle la Mésopotamie était le seul berceau de l'écriture et de l'urbanisation.

De plus, comme en témoignent ses artefacts finement sculptés, les réalisations artistiques et technologiques de la culture Jiroft mettent en évidence son rôle en tant que centre d'innovation et d'artisanat de cette époque. Ces artefacts suggèrent également que Jiroft faisait partie de vastes réseaux commerciaux la reliant à la Mésopotamie, à la vallée de l'Indus et au-delà. Cette interconnexion a facilité l'échange d'idées, de biens et de pratiques culturelles, contribuant ainsi au développement plus large des sociétés de l'âge du bronze.



Meliha Serbes

MODE

Les couleurs et leurs significations correspondent... Bien sûr, à l'échelle universelle, ces couleurs ont des connotations communes ; mais à l'échelle nationale, elles peuvent aussi représenter des identités différentes. Si l'on demande à 100 personnes en Turquie quelle est la signification des couleurs rouge et blanc, puis à 100 personnes en France, en Pologne ou aux États-Unis, on recevra des réponses très différentes. Environ 15 pays (Turquie, Suisse, Japon, Indonésie, Pologne, Singapour, Monaco, Bahreïn, Canada, Tonga, Géorgie...) ont un drapeau composé uniquement de rouge et de blanc, tandis qu'environ 30 pays (France, Pays-Bas, Luxembourg, République tchèque, Russie, Serbie, Slovaquie, Slovénie, Croatie, Norvège, Islande, États-Unis, Royaume-Uni, Australie, Nouvelle-Zélande, Cuba,

Rouge, blanc, bleu !

Panama, Paraguay, Costa Rica, Laos, Népal, Corée du Nord, Chili, République dominicaine, Taïwan, Libéria, Samoa, Thaïlande, Cambodge...) associent le rouge et le blanc au bleu.

Le rouge et le blanc, pour les Turcs, évoqueront d'abord les couleurs de leur drapeau, puis peut-être une marque ou une équipe de football. Le blanc, universellement, peut symboliser la pureté, la propreté, les naissances ou la justice. En turc, le mot « blanc », *beyaz*, trouve d'ailleurs son origine dans le terme arabe *beyzâ* qui signifie également « blanc » ou « blanc d'œuf ». Le rouge, quant à lui, a des significations plus abstraites et émotionnelles telles que l'amour, la passion, le pouvoir et le danger. Le bleu est une couleur qui représente la paix, la liberté, l'espoir. Par rapport aux autres couleurs, c'est celle qui procure le plus de tranquillité et de sérénité. Les premières marques qui me viennent à l'esprit et qui utilisent ces trois couleurs combinées sont : Pepsi, Danone, Domi-

no's Pizza, le PSG, le Bayern Munich, la NBA, la NASA, Carrefour... et bien sûr, **Aujourd'hui la Turquie.**

En réalité, avant d'écrire cet article, j'aurais pu interviewer Hüseyin Latif et Mireille Sadège à propos du choix du logo d'*Aujourd'hui la Turquie*. Cependant, j'ai préféré examiner les anciens numéros et rédiger cet article.

Il y a exactement 20 ans, Hüseyin Latif, dans le premier numéro du journal, déclarait que « la nouveauté est toujours meilleure » et qu'elle donnait aux gens l'espoir de trouver ce qu'ils recherchaient. Le journal, fidèle à sa mission, a publié exactement **241 numéros** jusqu'à aujourd'hui. Des centaines d'auteurs différents, des centaines de stagiaires et d'innombrables interviews et chroniques...

C'est à la 12^e année de ce voyage de 20 ans que j'ai rejoint cette équipe. Cela fait maintenant huit ans que j'y travaille sans interruption, et j'écris mes articles avec un grand plaisir. Je suis très hono-



rée de faire partie de ce journal, né de la rencontre des cultures française et turque, et portant les couleurs du drapeau français.

Je souhaite encore 20 autres belles années à ce journal... Parce que je sais très bien combien d'efforts ont été nécessaires pour sa création et, plus encore, pour sa pérennité. Créer un journal est relativement facile, mais l'essentiel est de réussir à assurer sa continuité et sa vitalité pendant toutes ces années malgré les difficultés.

C'est pourquoi je tiens à féliciter toute l'équipe du fond du cœur.



Eren M. Paykal

Aujourd'hui la Turquie est heureux et honoré d'accueillir dans ses colonnes l'un des plus grands maîtres de la

peinture turque contemporaine, Devrim Erbil. Rencontre et découverte.

Monsieur Erbil, nous vous sommes très reconnaissants de nous avoir accordé cette entrevue. Pouvez-vous nous esquisser l'homme et l'artiste que vous êtes, et votre compréhension de l'art et de la peinture ?

Permettez-moi de dire d'abord que je suis peintre. Je suis une personne qui connaît de très près la peinture turque des soixante dernières années. Je vis en Turquie, je suis enseignant, curateur, conservateur de musée. Au cours de mes 60, voire 70 ans de carrière artistique, le pays a traversé de nombreux remous, connaît un long processus démocratique. C'est une aventure qui dure depuis deux siècles pour la nation turque. Il n'y avait pas d'éducation artistique dans mon enfance. J'ai donc dû gérer cette situation. Si je suis avant tout peintre, c'est parce qu'être peintre est une passion. J'ai peint, j'ai enseigné, j'ai travaillé dans des musées et j'ai voyagé dans toute l'Anatolie. J'ai donné des conférences dans toutes les universités, notamment dans les facultés d'Architecture et les facultés des Beaux-arts. C'est pourquoi ma vie est l'histoire de la lutte d'un artiste pour créer de l'art au sein de la société. J'ai quatre-vingt-huit ans, j'ai beaucoup lutté dans ce sens, mais la ténacité d'une seule personne n'est pas suffisante. Avec la République, une immense personnalité, Atatürk, est apparue dans la société turque et a donné aux artistes et à l'art la valeur qu'ils méritaient. Mais après la mort d'Atatürk et la fin de la 2^e Guerre Mondiale, la Turquie a perdu cet élan. Pour ma part, j'ai été profondément impressionné par

Devrim Erbil nous parle...

les empreintes de la tradition... Mais peut-être me vois-je comme l'extension d'une culture qui a grandi et s'est formée sur mon propre territoire... C'est-à-dire que je ressens cette atmosphère, je vis dans cet environnement, et je pense que je fais aussi partie des gènes culturels transmis par le peuple. Cela signifie que je me devais de très bien connaître le passé en termes d'art, connaître non seulement l'art du monde entier, mais aussi l'art vécu ici, sur ces terres. Ainsi, je crois avoir très bien étudié l'art en Turquie, des cultures hittite, antiques, byzantine... jusqu'à l'Empire ottoman. Pour notre part d'art turc, il y a la calligraphie, la miniature, l'art populaire... Je suppose très bien connaître l'Anatolie.



Quel est votre point de vue à propos de la peinture turque contemporaine ?

Quand nous parlons de la peinture turque contemporaine, nous parlons en fait de la peinture turque qui s'est développée dans la voie occidentale. Cependant, je dois vous dire comment l'art en Turquie, à Istanbul et dans l'Empire ottoman, s'est développé bien avant cela. En raison des défaites militaires du pays, l'Empire a envoyé des étudiants en Europe pour suivre une éducation militaire, et ceux-ci ont découvert l'art occidental. Bien sûr, il y a eu un rapprochement avec l'Occident avant cela, pendant la période de Mehmet le

Conquérant. Parce que l'art est toujours en échange avec d'autres cultures. Mais ce processus a augmenté avec l'envoi des jeunes en Occident. Une fois arrivés là-bas, ils découvrent l'art occidental, très actif au début du XX^e siècle. À Paris, dans un environnement où tout tourne autour de l'art, cette génération, que nous appelions auparavant « les classiques turcs », a eu ses premiers contacts avec l'art. Après eux, la génération des İbrahim Çallı, Feyhaman Duran et Namık İsmail entre autres a importé l'impressionnisme. Cependant, chaque société, chaque civilisation a sa propre ligne artistique, comme l'art de la miniature, la calligraphie, l'art populaire...

Vous êtes un admirateur d'Istanbul, et aussi un enfant de Kadıköy. Vous avez d'ailleurs travaillé avec Mario Levi, qui nous dit : « Tu étais en mer. Le vapeur se dirigeait vers la rive de la ville où tu sentais le plus à l'aise. Il y a un Stambouliote et il y a un Stambouliote natif de Kadıköy ». Comment cela a-t-il façonné votre vie et votre art ?

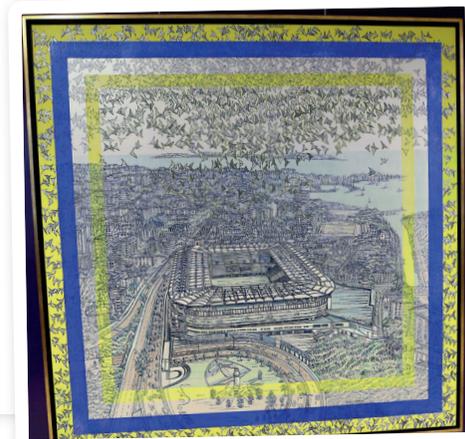
Vivre à Istanbul et ne pas l'admirer signifie ne pas être conscient de quoi que ce soit ! En vivant à Istanbul, si vous ne sentez pas le bruissement des ailes des mouettes touchant l'eau, si vous ne voyez pas les lumières bleues du soleil sur la mer, si vous ne savourez pas sa richesse culturelle, vous êtes un malheureux. J'ai passé près de soixante-dix ans dans cette ville. J'en connais très bien les musées, les bâtiments, et ils ont toujours été les sujets de mes peintures. Bien sûr, j'ai vécu à Kadıköy, de 1961 jusqu'à il y a cinq ans, c'est-à-dire pendant environ 60 ans. Je ressens très bien ce que cela signifie, vivre à Kadıköy : y vivre procure un sentiment tout autre. Lorsque nous dressons une liste des écrivains, peintres, sculpteurs et musi-



ciens qui ont grandi à Kadıköy tout au long de son histoire, nous constatons que plus de la moitié des noms célèbres de l'art turc vivaient à Kadıköy. Mario Levi, un ami très proche, était l'un d'entre eux. En fait, Uğur Batı, Mario Levi et moi avons fait un livre intitulé *O Meftunu Olduğunuz Mavi, Devrim Erbil'in İstanbul'u* (*Ce bleu qui vous enchante, l'Istanbul de Devrim Erbil*). Ils ont parlé d'Istanbul sous différents aspects, et j'ai illustré l'ouvrage. Aimer Kadıköy, c'est embrasser pleinement Istanbul.

Monsieur Erbil, pouvez-vous nous parler de votre dernier projet et exposition Fenerbahçe ?

Mes enfants ont eux aussi grandi à Kadıköy. Ma fille Renk Erbil, qui vit à Londres, est curatrice et artiste. C'était aussi son projet, et il a eu beaucoup de succès. Des impressions, des sérigraphies et quelques-uns des vêtements utilisés par les sportifs de Fenerbahçe, des maillots aux écharpes... Parler de Fenerbahçe, ou plutôt parler d'Istanbul, c'était une grande émotion pour moi. J'ai souhaité que par le biais de l'art, la rivalité puisse être plus tolérante. C'était cela, le but de l'exposition Fenerbahçe.





Derya Adıgüzel

Un homme, une femme ou un enfant est motivé lorsqu'il ou elle veut faire quelque chose. La motivation couvre toutes

les raisons qui poussent une personne à agir, y compris les raisons négatives comme la peur, ainsi que les motivations plus positives comme l'argent, la promotion ou la reconnaissance.

Soyez motivé vous-même. En tant que leader, vous devez être enthousiaste. On ne peut pas allumer le feu avec une allumette éteinte ! Il n'y a rien d'aussi contagieux que l'enthousiasme. Certes, les grands projets ne se réalisent pas sans enthousiasme. Comme le dit le proverbe bédouin : ce qui vient du cœur est plus grand que ce qui vient de vos mains seules.

Choisissez des personnes très motivées. Il est difficile de motiver des personnes qui ne sont pas déjà motivées. Recherchez donc des personnes qui ont déjà en elles les graines d'une grande motivation. Comme l'a dit un jour Oliver Cromwell : « Donnez-moi un simple capitaine en habit rouge, qui sait pour quoi il se bat et qui aime ce qu'il sait. » Construisez votre équipe non pas avec ceux qui parlent avec enthousiasme, mais avec ceux qui font preuve d'enthousiasme pour l'entreprise et d'un engagement constant dans leurs actions.

La motivation, c'est facile

Traitez chaque personne comme un individu. Les théories et les principes s'appliquent à la généralité des gens. Vous ne saurez jamais comment ils s'appliquent, même s'ils s'appliquent, à des individus donnés, à moins de les observer et de leur parler. Vous apprendrez ce qui les motive, et peut-être aussi comment leur modèle de motivation a évolué au cours de leur vie. Le dramaturge grec Ménandre a dit un jour que le dicton « Connais-toi toi-même » est une bonne expression, mais que dans de nombreuses situations, il serait plus juste de dire « Connais autrui ». En tant que leader, vous devez aspirer à connaître les autres. Un bon berger connaît ses brebis par leur nom.

Fixez-vous des objectifs réalistes et ambitieux. Les meilleurs aiment se dépasser- ils apprécient les tâches réalisables mais exigeantes. Ne leur rendez pas la vie trop facile ! Heureusement, la vie professionnelle offre une série de défis, suffisants pour tenir tout le monde en haleine. Sans labeur, sans ennuis, sans difficultés et sans lutte, il n'y a pas de sentiment d'accomplissement. Votre compétence en tant que leader consiste à fixer et à convenir d'objectifs ou de cibles qui permettent à la fois d'accomplir la tâche et de développer l'équipe et ses membres.

N'oubliez pas que le progrès motive. Nous avons tous besoin d'un retour positif indiquant que nous avançons dans la bonne direction, car cela nous encourage à persévérer face aux difficultés. « J'irai n'importe où, tant que c'est en avant », a déclaré David Livingstone. Si vous, en tant que leader, pouvez montrer à votre équipe, et à chacun de ses membres, que des progrès sont réalisés, cela nourrira la détermination à avancer sur la voie du succès.

Créez un environnement motivant. Le leadership exige une créativité sociale tout aussi importante et exigeante que la créativité artistique d'un peintre, d'un sculpteur ou d'un compositeur. Vous êtes là pour développer le travail d'équipe, et c'est une activité créative. Plus largement, tous les dirigeants d'une organisation doivent travailler ensemble pour garantir un lieu de travail intéressant, stimulant et stimulant.

N'oubliez pas le principe 50/50 : environ la moitié de notre motivation vient de l'extérieur, en particulier des personnes qui nous entourent. Leur engagement, leur passion et leur esprit créatif stimulant peuvent réveiller les forces qui sommeillent en nous. Votre rôle de leader est de favoriser cet environnement d'apprentissage et de motivation.



Offrez des récompenses équitables. Nous avons un sens inné de l'équité. Il n'est parfois pas facile d'assurer l'équité des salaires et des primes, mais il est important de se rappeler que la perception de récompenses injustes a un effet démotivant sur la plupart des gens - Herzberg avait raison à cet égard. En principe général, les récompenses financières (et autres) doivent correspondre à la valeur relative de la contribution selon l'évaluation du marché pour tout type de travail particulier.

Donnez de la reconnaissance. Au mieux, l'argent est une mesure approximative de la valeur du travail. Une pop star vaut-elle vraiment mille fois plus qu'un neurochirurgien ? Un bon leader doit être prompt à témoigner sa reconnaissance à tous les membres de l'équipe ou de l'organisation, aussi indirecte soit leur contribution à la tâche globale. Vous devez travailler selon le principe du « crédit à qui le mérite est dû ». Lorsque le travail des gens est valorisé, il y a toujours une motivation pour le faire - et pour le faire bien.

La diplomatie belge dans un Empire en pleine mutation : la Révolution des Jeunes-Turcs de 1908

La Révolution des Jeunes-Turcs de 1908 constitue un changement de paradigme pour l'Empire ottoman. En tant que puissance émergente sur la scène internationale, la Belgique joue un rôle crucial d'observateur et de médiateur, et à l'issue de cet événement, le Palais de Belgique devient le lieu privilégié pour des discussions informelles où se nouent des partenariats stratégiques.

Un tournant idéologique

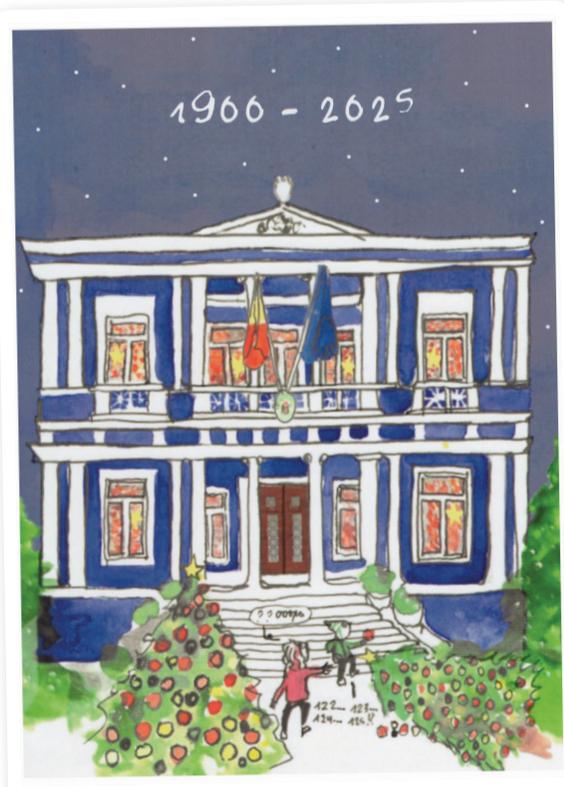
Le début du XX^e siècle se caractérise par une crise profonde de l'Empire ottoman fragilisé par la montée des nationalismes et la pression militaire et diplomatique des puissances européennes. Dans ce contexte émerge la Révolution Jeunes-Turcs en 1908. Mené majoritairement par des officiers militaires, ce soulèvement vise à restaurer la Constitution de 1876 suspendue par le sultan Abdülhamid II, et instaurer un gouvernement constitutionnel afin de limiter le pouvoir autocratique du sultan.

Cette révolution ouvre la voie à des réformes sociales, politiques et économiques, suscitant des réactions de la part des puissances européennes, dont la Belgique qui, malgré sa position de neutralité, a dû adapter sa politique diplomatique aux mutations de l'Empire ottoman.

L'influence du modèle institutionnel belge

En 1908, la Belgique entretient des relations diplomatiques solides avec l'Empire ottoman et maintient des liens étroits avec les cercles politiques et militaires de ce dernier. Bien que la Belgique n'ait pas apporté de soutien direct aux événements internes du pays, son modèle de

modernisation économique et politique a servi de référence au mouvement des Jeunes-Turcs, qui cherchait à mettre fin à l'absolutisme et à établir un nouveau système politique. Perçue comme un exemple d'évolution pacifique, la



Belgique, en tant que pays neutre, se présentait comme une alternative aux puissances impérialistes européennes. La diplomatie belge s'inscrivait dans une vision de changement modéré, faisant écho aux ambitions du mouvement réformiste ottoman.

Statut de neutralité et médiation

Malgré son statut de puissance modeste, la Belgique, de par sa position de neutralité, fait figure de médiateur durant cette période. Perçue comme une force de modération, elle a contribué à maintenir un certain équilibre entre les puissances européennes et l'Empire ottoman, tout en soutenant indirectement les réformes. Les diplomates belges, en contact permanent avec les autorités ottomanes et les militaires réformateurs, suivaient de près les évolutions politiques de l'Empire. En plus de leur fonction d'observateurs, ils ont également joué un rôle d'intermédiaire dans les relations bilatérales, apportant leur expertise, notamment en ma-

tière de modernisation industrielle, tout en favorisant les échanges commerciaux, ce qui a donné lieu à plusieurs projets de coopération technique. La présence belge sur le territoire ottoman a contribué à maintenir de bonnes relations entre les deux pays, renforçant ainsi l'influence de la Belgique en tant que partenaire économique et politique.

La consécration du rôle du Palais de Belgique

En tant que siège de la diplomatie belge à Istanbul, le Palais de Belgique a progressivement gagné le statut de lieu de rencontre privilégié pour des discussions diplomatiques informelles. Lors de la Révolution de 1908, il devient le point central des échanges entre les réformistes ottomans et les représentants des puissances européennes. Suite à cet événement, le Palais joue un rôle essentiel : il ne se limite plus à une simple représentation officielle, mais devient un espace où les discussions stratégiques et les accords sont abordés en dehors des canaux diplomatiques traditionnels avant d'être officialisés. À l'issue des réformes, ce lieu s'impose comme un espace incontournable de la diplomatie européenne au sein de l'Empire ottoman.

L'empreinte du passé, la force du présent : Yağmur Balbay et son combat pour la justice



Yağmur Balbay, avocate de 24 ans originaire d'Ankara, incarne cette aspiration au changement, cette quête de lumière et de justice qui traverse la jeunesse turque contemporaine. Elle n'a pas véritablement choisi cette profession ; c'est, dit-elle, son vécu qui l'y a conduite - un vécu à la fois cruel et douloureux, mais aussi formateur, nourrissant en elle une énergie profondément touchante et captivante. Yağmur est la fille de Mustafa Balbay, journaliste et militant politique d'opposition, qui fut arrêté en mars 2009 et incarcéré à la prison de Silivri, non loin d'Istanbul, dans le cadre de « l'affaire Ergenekon ». Cette vaste enquête, menée par les autorités turques, visait un réseau présumé composé d'officiers de l'armée, de journalistes et de politiciens accusés de conspiration envers le gouvernement. Des accusations perçues comme politiquement motivées, tant par les partisans de Mustafa Balbay que par les observateurs internationaux.

C'est au cœur de cette tempête politico-judiciaire que grandit Yağmur. Petite fille au caractère combatif, nullement impressionnée par sa situation, elle affirme avoir « toujours eu un sens aigu de la justice, ce qui [lui] rendait impossible d'ignorer les souffrances de [son] entourage. » « Mon père avait disparu du jour au lendemain, et le sérieux de la situation se lisait sur le visage des adultes, si mon père était emprisonné à l'intérieur, nous l'étions à l'extérieur. Lorsqu'on condamne une personne, on enferme aussi ses proches derrière des murs invisibles », dit-elle.

À seulement une dizaine d'années, elle devient malgré elle un symbole de la lutte pour les droits des enfants et des familles de détenus, et contribue à mettre en lumière les effets de la répression politique sur les proches des victimes. Scolarisée dans une école franco-turque renommée d'Ankara, elle souffre du manque de compréhension de l'institution qui refuse d'aménager sa scolarité en raison de sa situation, l'empêchant ainsi de rendre visite à son père à Silivri. Elle quitte finalement l'établissement pour rejoindre une autre institution fondée par le Dr. Mehmet Haberal, lui aussi incarcéré. Bien qu'elle ait initialement souhaité que cette affaire reste discrète, la pression popu-

laire, alimentée par la couverture médiatique, pousse finalement le ministère de l'Éducation nationale à adopter une nouvelle réglementation, surnommée « loi Yağmur Balbay ». Autorisant les enfants de parents emprisonnés à bénéficier de jours de congé pour rendre visite à leurs parents en prison, cette réglementation permet de mieux concilier leurs besoins émotionnels avec les contraintes liées à leur isolement. « Mon vœu le plus sincère est qu'aucun enfant au monde n'ait jamais à choisir entre son éducation et sa famille », nous confie-t-elle avec émotion. Perpétuellement attristée par les promesses sans cesse déçues de libération imminente de son père, Yağmur Balbay s'est toujours battue pour entretenir un lien avec lui. Elle lui rendait visite en prison aussi régulièrement que possible et échangeait avec lui par lettres. « Mon père me parlait de Socrate et de Voltaire pour m'aider à comprendre ce que nous traversons », se rappelle-t-elle. Dans cette nuit sans étoiles où l'aube semblait toujours un peu plus s'éloigner, une date a particulièrement marqué Yağmur : le 13 décembre 2012. Alors qu'Istanbul était enveloppée par un froid glacial et un vent particulièrement puissant, d'immenses rassemblements ont eu lieu devant la prison de Silivri et le tribunal pour soutenir son père. « Des personnes venues de toute la Turquie ont bloqué l'autoroute, puis traversé des champs entiers pour atteindre le tribunal. [...], bousculades... tout y était, mais surtout une immense solidarité », relate-t-elle. Si avant cela beaucoup hésitaient, par crainte, à soutenir la cause de son père, ce jour-là a brillé comme une première étoile : « Nous n'étions pas seuls, et la société se saisissait de cette injustice », dit Yağmur.

Le 5 août 2013, Mustafa est finalement condamné à 34 ans et huit mois de prison pour sa prétendue implication dans le complot Ergenekon. « Son anniversaire était le 8 août et, alors que je rêvais de le fêter avec lui, mon monde s'est effondré. Je n'avais que 11 ans, et je ne parvenais même pas à me représenter ce que signifiaient 35 ans. Une éternité ! », confie avec émotion Yağmur. Quelques mois plus tard, le 9 décembre 2013, suite à une décision de la Cour constitutionnelle, Mustafa Balbay est libéré après avoir purgé quatre ans et 277 jours de prison. Cinq ans de séparation entre la jeune Yağmur et son père prennent enfin fin. « C'était le premier jour de notre nouvelle vie », confie-



t-elle. Un propos qui laisse sans voix, tant on imagine l'émotion d'une petite fille qui, après tant d'épreuves, apprend enfin que son père est de retour. Ce jour-là, des dizaines de personnes se sont rassemblées devant leur résidence : des voisins, des habitants du quartier, tous attendant ensemble le retour de Mustafa. « J'ai aperçu, au loin, le bus qui transportait mon père. Lorsque je l'ai reconnu, aux côtés de ma mère, saluant la foule, mon cœur s'est emballé. Sans réfléchir, j'ai commencé à courir. Je courais si vite que j'avais l'impression de ne plus toucher le sol, de voler. » Ce moment reste gravé dans les mémoires : « Des années plus tard, on me parle encore de m'avoir vue courir vers ce bus ! »

Près de dix ans plus tard, Yağmur aborde son parcours avec un recul remarquable et mesure à quel point il a façonné la personne qu'elle est aujourd'hui. « J'étais très douée en dessin [...] Peut-être que si je n'avais pas traversé tout cela, je me serais tournée vers les Beaux-Arts. C'est mon vécu qui m'a conduit vers le droit et cette quête de justice. » Une quête qu'elle est loin d'avoir abandonnée et qui se prolonge à travers une réflexion plus profonde sur le système judiciaire turc. « L'une des plus grandes lacunes en Turquie réside dans l'absence d'indépendance du système judiciaire », déclare-t-elle avant d'ajouter : « Dans une société sans justice véritable, aucune institution n'est en sécurité. » Une conviction forgée par son histoire personnelle, marquée par des années de lutte et d'attente. Car son combat dépasse désormais son histoire familiale. « Aujourd'hui, je poursuis le combat que j'ai mené enfant, mais avec le poids de ma robe », déclare-t-elle avec gravité. « La Turquie est une république née de grandes luttes [...]. Nous avons un pays pour lequel nous pouvons nous battre », ajoute-t-elle, le regard déterminé. [...] Elle conclut : « Si nous choisissons d'allumer une lumière plutôt que de nous laisser envahir par l'obscurité, même la lueur d'une simple bougie surpassera les ténèbres, quelle que soit leur profondeur. » Puis, résolue, elle ajoute : « Et je veux être cette lumière. »

Faisant de l'héritage laissé par son père la boussole de son engagement, Yağmur Balbay continue d'être le porte-étendard d'une jeunesse combative et inspirante. « Se taire face à l'injustice est la plus grande des capitulations », conclut-elle avec une détermination inébranlable.

* Jules Pissembon



Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

La Terre tourne, ALT a 20 ans

La Terre tourne est une chanson d'il y a bien longtemps, celle qui a permis à Nilüfer, alors âgée de seulement 17 ans, de se faire connaître du grand public. À cette époque, j'étais moi-même au collège. Ce 45 tours, sorti en 1973 par la maison de disques Odeon, avait valu à Nilüfer le Disque d'Or.

La terre tourne, quoi que tu dises

Les années passent, même si tu ne t'en rends pas compte

La terre tourne, quoi que tu dises

Les années passent, même si tu ne t'en rends pas compte.



Ces quelques vers, écrits et composés par Tuğrul Dağcı, constituaient le refrain principal de la chanson. Aujourd'hui, en regardant en arrière, vers l'année 2005, année de la fondation de notre journal, ces paroles me reviennent en tête.

Comme au cours de ces vingt dernières années, nous vivons à nouveau des temps très particuliers, en Amérique, en Europe, en Turquie et au Moyen-Orient. Si l'on voulait tout évoquer, il faudrait écrire un livre bien épais.

Les chroniqueurs et les journalistes d'*Aujourd'hui la Turquie* ont su, pendant 20 ans, aborder les sujets politiques, économiques et culturels sous un angle parfaitement impartial, créant ainsi un journal de référence. Bien que chaque auteur ait pu avoir ses propres opinions, le journal a toujours su rester sur une ligne politique neutre.

Nous avons traité de sujets très spécifiques, non seulement liés à la Turquie et à la France, mais aussi au monde entier. En 20 ans, nous avons produit un document d'histoire moderne centré sur la Turquie : 241 numéros, 3 393 pages, un document de 1,17 GO au format PDF, prêt à être utilisé par les chercheurs, historiens et collectionneurs.

Je remercie nos lecteurs qui nous ont soutenus, nos chroniqueurs, les jeunes journalistes stagiaires ayant contribué, ainsi que notre équipe technique, de la correction à la conception graphique. Et je tiens à adresser un remerciement tout particulier à Tim Van Anderlecht, Consul général de Belgique à Istanbul, hôte de la soirée où nous avons célébré les 20 ans de notre journal, au Palais de Belgique.

Aujourd'hui
la Turquie



Edité et Distribué en France par Les Editions CVMag sarl, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0526 1 89645 • www.aujourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadège, Ali Türeke, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes • Secrétaire de rédaction : Annie Lahure • Comité de soutien : Nolwenn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipinar, Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alumur, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Selçuk Önder, Kasım Zoto • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : Par abonnement • Tous droits réservés. *Aujourd'hui la Turquie* est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

« Imaginons un monde sans »



(Suite de la page 1)

Le média francophone a su marquer ses précédents anniversaires par des événements mémorables. Déjà en 2015, le Palais de Belgique était le lieu de célébration des dix ans du journal, symbole d'une collaboration étroite et pérenne ; l'année suivante, c'est dans l'univers artistique de la galerie Pyramid Sanat que les onze ans ont été fêtés, mêlant culture et presse avec élégance ; enfin, la publication de son 155^e numéro a donné lieu à une réception chaleureuse au sein du Palais de France, réunissant lecteurs, diplomates et figures du monde culturel. Ce 20^e anniversaire s'inscrit donc dans la continuité de ces moments forts, tout en ouvrant une nouvelle page résolument tournée vers l'avenir.



Des choix éditoriaux applaudis

Dans son discours, Bedri Baykam tient à saluer *Aujourd'hui la Turquie* en ces termes : « un journal construit sur l'amour culturel et l'amour du métier qui offre un regard universel, objectif et sérieux, dans un style qui se veut très lisible ». Et l'artiste et auteur poursuit sur un mode plus lyrique : « Imaginons un monde

sans *Aujourd'hui la Turquie*... Je crois que lorsque l'on dit cela, on comprend très bien la valeur d'*Aujourd'hui la Turquie*. Car *Aujourd'hui la Turquie* parvient à établir des ponts brillamment éclairés entre les cultures, entre les différentes couches sociales, voire entre les générations. Et les Français vivant à Istanbul, ou plus largement les francophones qui souhaitent maintenir leur lien avec la France, la Belgique, la Suisse, bref, avec le monde francophone... Honnêtement, sans *Aujourd'hui la Turquie*, cher Hüseyin Latif, nous serions perdus ! »



Ainsi, souligne Bedri Baykam, *Aujourd'hui la Turquie* s'est toujours donné pour mission de faire entendre une pluralité de voix, fidèle en cela à la ligne éditoriale initiée par deux figures engagées du monde journalistique, Dr Hüseyin Latif, directeur de publication, et Dr Mireille Sadège, rédactrice en chef. L'artiste et écrivain a dès lors tenu à adresser ses vifs remerciements et toutes ses félicitations aux deux fondateurs d'*Aujourd'hui la Turquie*, le journaliste et à l'origine

chercheur Dr Hüseyin Latif déclarant : « Il m'est difficile de croire que vingt années se sont déjà écoulées. Tous deux ont su faire de ce journal une publication fluide et agréable à lire, capable de capter le pouls des deux cultures avec finesse. Ils ont toujours témoigné d'un soin particulier dans cet engagement. Istanbul est naturellement un carrefour des cultures et des civilisations du monde. Le journal *Aujourd'hui la Turquie* est également devenu un point de convergence de l'art, de la politique, de la littérature et de la diplomatie, accueillant et rassemblant les francophones ainsi que des personnes venues du monde entier désireuses de partager cette richesse culturelle. »



Cette vocation de diversité chère au journal se reflète dans la composition de son équipe et de ses contributeurs : journalistes français et turcs francophones, auteurs étrangers, analystes politiques, écrivains, universitaires, tous apportent leur regard singulier sur les grands enjeux de société, d'actualité et de culture. Chaque numéro devient ainsi le fruit d'un travail collectif rigoureux, comme l'a rappelé Mireille Sadège lors de la cérémonie de remise des plaquettes de remerciement, adressées aux nombreux collaborateurs et soutiens du média présents ce soir-là - parmi eux, l'artiste photographe Aramis Kalay, les chroniqueurs Begüm Özuzun, Charlotte Gautier, Eren Paykal, Gisèle Durero-Köseoğlu, Gözde Kurt-Yılmaz, Meliha Serbes, Sırma Parman, mais aussi Burcu Dramalı, le graphiste Ersin Üçkardeş et la dessinatrice Christine Duquenne. Et enfin, les membres de l'équipe qui n'ont pas pu faire le déplacement : Ali Türek, Derya Adıgüzel, Celal Bıyıklıoğlu, Olivier Buirette, Simruğ Bahadır, Annie Lahure.



Un symbole de la francophonie

Depuis sa création, le mensuel nourrit un engagement fort et constant pour la promotion de la francophonie en Turquie. En collaborant étroitement avec les consulats, ambassades, instituts culturels et universités francophones du pays, *Aujourd'hui la Turquie* a réussi à tisser un réseau solide et dynamique autour des valeurs francophones.

La soirée d'anniversaire au Palais de Belgique en est le reflet fidèle : elle incarne à la fois le fruit de quinze années de partenariat avec le Consulat général de Belgique, et l'attachement durable du journal à cette mission de transmission culturelle et linguistique.



Des invités d'exception ont répondu présents à l'invitation, tels que l'écrivain et peintre de renommée mondiale Bedri Baykam ; Elmaz Kocadon, poète et amie du journal ; le célèbre critique de cinéma turc Attila Dorsay, accompagné de son épouse Leman Dorsay, elle-même autrice de deux ouvrages ; Roland Brun, Consul de Suisse ; Nedim Gürsel, écrivain ; Ülkü Arioğlu, femme d'affaires et directrice des Écoles Irmak ; Ebru Sanver, Consul honoraire d'Albanie ; Tuna Saikali, directrice adjointe du lycée Notre-Dame de Sion ; Yazgülü Aldoğan, journaliste, Ali Doğan Çamak, directeur de Vatel Turquie ; Sadiye Erimli, artiste et chef de chœur ; Zeynep Cömert, propriétaire de



Aujourd'hui la Turquie... »



Sun Optik ; les hommes d'affaires Kenan Avci, Resul Dizeci et son épouse, Mehdi Culaoglu, Sirius Leki et son épouse, Sefa Celiksap, artiste photographe et professeur à l'université d'Aydın, M. Burak Tattari, journaliste de *TV Sözcü* et Mme Hilal Ustuk, journaliste de l'Agence Anatolie (AA) étaient également présents à cette soirée de célébration.

et les Arts (İKSV) ; M. Alexandre Abellan, directeur du lycée Notre-Dame de Sion ; Mme Mayda Saris, directrice de la publication *Paros* ; M. Sébastien Masin, directeur du lycée Saint-Benoît ; Mme Özlem Yüzak, journaliste de *Cumhuriyet* se sont excusées de ne pouvoir assister à la célébration, pour cause notamment du récent séisme ayant eu lieu à Istanbul.

plus d'un millions de vues uniquement sur Instagram. Sans oublier ses applis sur différentes plateformes comme IOS et Android... Bien implanté en Turquie, il est également distribué à l'international, notamment en France, en Belgique, en Suisse et au Canada, renforçant ainsi sa vocation de pont entre les cultures. Ce déploiement témoigne non seulement de l'intérêt croissant pour une lecture francophone de l'actualité turque, mais aussi de la confiance que lui accordent les lecteurs depuis deux décennies.

Des perspectives d'avenir

Lors de son discours, le directeur et fondateur du journal, Dr Hüseyin Latif, a évoqué avec humour et émotion l'horizon des cinquante ans d'*Aujourd'hui la Turquie*. Le sourire aux lèvres, il a partagé sa volonté indéfectible de voir le journal continuer à grandir, évoluer et s'adapter aux enjeux contemporains tout en restant fidèle à ses valeurs fondatrices. Cette perspective lumineuse et pleine d'espoir a été accueillie avec chaleur par l'assemblée, comme promesse d'un engagement durable. Car à travers cette projection vers l'avenir, c'est toute l'équipe du journal qui affirme sa détermination à écrire, ensemble, les prochaines décennies.



D'autres personnalités telles que Mme Nadia Fanton, Consule générale de France à Istanbul ; Philippe Brandt, Consul générale de Suisse à Istanbul ; M. Mehmet Erbak, PDG d'Uludağ İçecek ; M. Görgün Taner, directeur général de la Fondation d'Istanbul pour la Culture

Un journal solidement ancré

Parallèlement au tirage des exemplaires imprimés, *Aujourd'hui la Turquie* bénéficie d'une large diffusion qui témoigne de son rayonnement dans le paysage médiatique francophone : plus de 125 mille téléchargements en ligne par numéro en 2025, et

Nous finirons par remercier chaleureusement le Consul général de Belgique à Istanbul, M. Tim Van Anderlecht et son épouse Mélanie Franck, pour leur amitié et l'excellent accueil qu'ils nous ont réservés, mais également les consuls Laura Cools et Martin Duruisseau, et l'équipe du consulat de Belgique, l'amie indéfectible du journal Mme Yıldız Asan et Müge Kılıç, Pinkey Ahluwalia. Et enfin nos remerciements au chef Bruno Van Damme.

* Photos : Sefa Celiksap
Propos recueillis par
Sophie Clément et Charlotte Gautier.



Erol Sayan, grand maître de la musique turque

La musique, nous révèle ce compositeur, est avant tout un voyage émotionnel...

Erol Sayan est né en 1936 dans le district d'Araç à Kastamonu. En raison de l'affectation professionnelle de son père, sa famille s'alla s'installer dans la ville d'Akdağmadeni, à Yozgat. Dès l'âge de quatre ans, le petit Erol découvrit son intérêt pour la musique en écoutant les sons de la nature et en les imitant, créant ainsi des mélodies dans son for intérieur bien qu'il ait grandi dans un environnement non musical. Sa famille et son entourage percurent très vite ces premiers signes de son don musical.



En grandissant, Erol développa davantage son intérêt pour la musique. Il s'autoforma en analysant les musiques qu'il écoutait à la radio. Cette passion et cette aptitude pour la musique furent les bases qui le conduisirent plus tard à une carrière musicale professionnelle.

Le déménagement de sa famille à Ankara marqua un tournant décisif dans sa formation musicale. Là, il se concentra à la fois sur la théorie de la musique occidentale et de la musique turque, acquérant une connaissance approfondie des modes (makams), de l'harmonie et de la composition.

L'Institut de musique turque de l'Université Technique d'Istanbul (İTÜ), fondé en 1976, dispensait un enseignement de musique turque et occidentale. Pour Erol Sayan, les jeunes qui y étaient formés dans ces disciplines réalisaient des travaux remarquables pour le développement de notre musique. Sayan y donna d'ailleurs lui-même des cours de répertoire pendant 23 ans.

La conception musicale d'Erol Sayan repose sur une fusion des connaissances de la musique classique turque et de la musique occidentale, avec pour objectif de créer des œuvres originales. Elle vise à produire des compositions avec une perspective contemporaine tout en restant fidèle à la structure traditionnelle. Les œuvres de Sayan attirent l'attention par leur capacité à marier la base de la musique classique avec les modes de la musique traditionnelle turque.

Au cours de sa carrière artistique, Erol Sayan a signé de nombreuses œuvres majeures et a acquis une place respectée non seulement en tant que compositeur, mais aussi comme pédagogue et penseur dans le monde artistique.

Erol Sayan considère qu'aujourd'hui l'intérêt pour la musique artistique en Turquie n'est plus aussi vif qu'auparavant, et il tient à en exprimer les raisons. Selon lui, la musique artistique doit être protégée des effets négatifs de la culture populaire et des médias. Il estime que la musique traditionnelle doit être soutenue par des méthodes pédagogiques contemporaines, pour être mieux présentée à un large public.

Erol Sayan n'a jamais perdu sa passion pour la musique, devenant l'une des figures importantes de la musique turque grâce à ses contributions à l'art et à l'éducation.

Lors de notre entretien avec le compositeur, nous avons clairement perçu sa relation avec la musique : comment il en évalue chaque détail, de la résonance dans le cerveau au rythme, et quel lien émotionnel il entretient avec elle. Il nous explique qu'il perçoit la musique comme un tout ; que chaque mélodie est divisée en petites parties, et que chacune reflète une émotion distincte. « Le compositeur est celui qui transforme ces fragments en une composition entière », conclut-il.

Ainsi, l'artiste d'État Erol Sayan définit la musique comme « un voyage émotionnel, même si elle est perçue comme une sorte de processus mécanique ». Et il poursuit : « Lorsqu'on aborde un poème, les étapes fondamentales de la création musicale consistent à déterminer quelle émotion il reflète et quel mode ou rythme pourrait l'exprimer ». Il évoque même les différences entre le cerveau et l'âme, disant croire que la mémoire ne réside pas dans le cerveau mais dans l'âme. « Lorsqu'il compose, le compositeur traverse le nuage émotionnel du poète, le ressent dans son âme et le fait naître ainsi. »

Pour Erol Sayan, « savoir bien jouer d'un instrument et bien composer n'est pas une question d'inspiration, mais le fruit d'un lien profond avec la musique, de beaucoup de travail, de talent, d'expérience et d'acquis personnels. L'œuvre produite est alors un reflet de son âme. »

Interrogé à propos de son processus de



composition, il nous explique qu'il accorde parfois une attention particulière aux détails, notamment en vérifiant s'il existe une similarité pour une pièce et en faisant attention aux différents répertoires. « Chaque mélodie est contrôlée pour s'assurer qu'elle ne ressemble pas à une autre œuvre et si nécessaire, des modifications sont apportées. C'est un travail minutieux pour préserver l'originalité dans le monde de la musique. »

Vers la fin de notre entretien, l'estimé compositeur nous a fait l'honneur et le plaisir de partager avec nous l'histoire de certaines de ses œuvres. Écouter l'histoire des chansons, leur processus de composition et leur impact sur la société directement de la bouche du compositeur a ouvert pour nous de nouveaux horizons dans notre perception de la musique.

Cette conversation avec ce maître sans égal de la musique classique turque fut pour nous une narration à la fois instructive et inspirante, qui nous a permis de comprendre la relation profonde qu'un compositeur entretient avec la musique et le processus intellectuel qu'il traverse lors de la création musicale.

* Photos : Aramis Kalay
Propos recueillis par
Dr Mireille Sadège et Dr Hüseyin Latif
N.B. : Nous remercions chaleureusement
Mme Sadiye Erimli et M. Bülent Erşen pour leur
contribution à la réalisation de cet entretien.

Quand la fiction ranime l'Histoire : Andrew Finkel à Istanbul

Le vendredi 11 avril, à Istanbul, le Palais de Belgique a rassemblé écrivains, journalistes et passionnés d'histoire pour la présentation du dernier livre d'Andrew Finkel, The Adventure of the Second Wife.

La réception, sobre et élégante, s'est tenue dans les salons du Palais, un lieu chargé d'histoire et symbole du dialogue culturel entre la Belgique et la Turquie. La soirée s'est déroulée dans une ambiance intime, offrant aux invités l'opportunité de découvrir le premier roman d'Andrew Finkel, journaliste britannique installé en Turquie depuis plus de trois décennies. Ce roman, tout à fait original, est une fusion réussie de fiction et de réalité historique.

The Adventure of the Second Wife s'inspire de l'obsession du sultan Abdülhamid II pour les récits de Sherlock Holmes. L'histoire suit deux personnages : un médecin londonien et un professeur de littérature d'Istanbul, qui se lancent dans une enquête à la recherche d'un récit perdu de Sherlock Holmes, intitulé *The Second Wife*. L'ouvrage, mystérieusement dispa-

ru, semble pourtant avoir un lien avec des événements marquants de l'Empire ottoman à la fin du XIX^e siècle. Cette quête, au-delà du simple mystère littéraire, explore les recoins cachés de l'histoire ottomane. En cherchant à dénouer les liens entre les derniers écrits de Conan Doyle et les intrigues politiques de l'époque, les protagonistes s'aventurent dans une réflexion sur la construction de l'Histoire.



Lors de sa présentation, Andrew Finkel a pris le temps d'éclairer les invités sur les fondements de son ouvrage, expliquant comment il a mêlé un fait historique fascinant – l'intérêt du sultan Abdülhamid II pour Sherlock Holmes – avec une fiction qui fait écho aux enjeux politiques et culturels de son époque. Avec une pointe d'humour, l'auteur a partagé ses recherches et son processus créatif.

Cette réception fut une occasion non seulement de découvrir un livre original, mais aussi de réfléchir aux liens complexes entre la réalité historique et l'imaginaire littéraire. Les invités ont pu échanger autour des thèmes soulevés par l'auteur : la mémoire, l'Histoire, et la manière dont la fiction peut parfois éclairer des aspects méconnus ou oubliés du passé.

* Charlotte Gautier



Güzin Dino ile yaptığı sohbetlerle başladığı bu kitapta Türkiye'nin ve Avrupa'nın son on yedi yılda geçirdiği toplumsal değişimi, tarihsel akış sürecinde yazdığı makale ve yaptığı röportajlarıyla okuyucusuna aktarıyor.

bizimavrupa@gmail.com

Guerre commerciale entre les puissances chinoise et américaine

Depuis le début de l'année 2025, l'administration Trump semble adopter une politique commerciale protectionniste. Cette stratégie vise à réduire le déficit commercial américain et à protéger les industries locales face à la concurrence étrangère, mais tend à détériorer les relations avec la Chine, ce qui est susceptible de déstabiliser le commerce mondial.

Le projet douanier américain en pause

Le mercredi 2 avril, le président américain Donald Trump a dévoilé les nouveaux droits de douane qu'il entendait imposer aux importations en provenance de 185 pays et territoires étrangers. Un tarif universel de 10 % et des droits de douane supplémentaires individualisés ont été prévus pour plus d'une soixantaine de pays. Justifiant cette nécessité par la protection de l'industrie américaine et la réponse à ce qu'elle considère comme des pratiques de concurrence déloyale, l'administration Trump envisageait d'imposer des droits douaniers allant jusqu'à 60 % sur des produits manufacturés, automobiles et agricoles, notamment en provenance de l'Union européenne, du Canada, du Mexique et de la Chine.

Cette annonce a suscité des réactions fermes de la part des pays concernés, qui ont menacé de mettre en place des mesures de rétorsion. Les conséquences ont également été immédiates sur les marchés financiers, les investisseurs redoutant une guerre commerciale mondiale.

Au sein même du clan des partisans du président américain, le projet a également suscité des débats, notamment de la part d'Elon Musk, PDG de Tesla et de SpaceX, qui a publiquement exprimé son opposition à ces nouvelles politiques tarifaires, soulignant que des tarifs élevés perturberaient les chaînes d'approvisionnement mondiales et augmenteraient les coûts pour

les consommateurs. Face à cette pression économique et diplomatique croissante, Trump a finalement annoncé, le 9 avril, le gel des mesures pour une période de 90 jours, à l'exception de la Chine.

L'exception chinoise

La suspension du projet douanier fait cependant exception pour la Chine, pour laquelle les droits de douane ont été augmentés de 125 %. À cet égard, deux motifs sont invoqués par les États-Unis concernant cette décision : la lutte contre le fentanyl - Pékin aurait un rôle supposé dans sa production et l'exportation vers les États-Unis - et une volonté de rééquilibrer les relations commerciales sino-américaines jugées « profondément injustes » par le président américain. L'ambition est de réduire le déficit commercial avec la Chine, adoptant une logique de confrontation pour forcer des concessions structurelles de la part de l'administration chinoise.

En réaction, Pékin a mis en place des droits de douane équivalents sur les produits américains et a saisi l'Organisation mondiale du commerce (OMC) pour contester la légalité de ces mesures. Parallèlement, la Chine entend renforcer ses alliances commerciales avec d'autres partenaires, notamment sur le continent asiatique, prévoyant d'ailleurs un déplacement en Malaisie. Selon l'agence de presse Chine nouvelle, Xi Jinping a également appelé l'UE à se joindre à Pékin



pour résister à la « coercition » exercée par les États-Unis, afin de protéger conjointement le commerce international.

Quelles conséquences pour le commerce mondial ?

Le bras de fer entre les deux premières puissances commerciales mondiales que sont Pékin et Washington menace le commerce à une échelle plus large. Selon l'OMC, une telle escalade pourrait réduire de 80 % les échanges bilatéraux entre les deux pays, affectant ainsi les chaînes d'approvisionnement. Une telle fragmentation du commerce international pourrait impacter le PIB mondial, avec le risque d'une division en deux blocs commerciaux opposés. Certains économistes, comme Tiffany Wilding du groupe PIMCO, estiment que l'augmentation des tarifs douaniers pourrait entraîner une récession aux États-Unis, et une inflation mondiale accrue affectant particulièrement les pays émergents.

* Charlotte Gautier



Ali Türek

La tempête

Ils sont là, en rangs serrés, figés en silence. Seuls maîtres de leur royaume. Ils sont beaux. Une tête massive, un cou court et un bec allongé... Ventre blanc, dos noir, rehaussé de touches jaunes ou orangées, oui, ils sont beaux et imposants. Ils sont les seuls maîtres de leur royaume...

À la différence de leurs cousins du nord, nos amis possèdent des ailes rigides et aplaties, plutôt semblables à des nageoires. Ils sont de taille moyenne à grande, avec un corps trapu et des pattes courtes. Ils ne peuvent donc pas voler. Peu à l'aise sur terre aussi, ils marchent hésitants, glissent souvent, se bousculent constamment dans un chaos permanent. En revanche, ils sont très mais très forts sous l'eau et nagent mieux que bien des oiseaux. Certaines espèces peuvent facilement atteindre les trente-cinq km/h, tandis que d'autres plongent jusqu'à cinq cents mètres de profondeur pour chasser.



On les retrouve répartis sur plusieurs centaines de kilomètres. De loin, à l'œil nu, ils semblent être tous les mêmes : ventre blanc, dos noir, bec orange... Certes, ils se ressemblent mais au fond, ils sont tous différents. Il y en a certains, très nombreux, qui aiment les grands airs, les larges de la mer, les vents de justice qui soufflent et la liberté. D'autres sont juste méchants. Pas la peine d'en dire plus pour ces pauvres derniers. Car ici, il faut tenir à l'essentiel.

Nos amis sont robustes. Le froid de -40°C en hiver, des rafales, les ressources qui se raréfient ou l'oppression féroce, rien ne les ébranle. Qu'ils voyagent, prennent le large ou qu'ils restent là où ils sont nés, ils se ressemblent. Ils disent tout sans bruit. Ensemble. Fièrement et fidèlement. Oui, par fidélité ! Car certaines espèces de nos amis restent ensemble toute une vie. « Une exception », disent les scientifiques. Ils savent rester. Par habitude, peut-être. Par conviction, parfois. Par amour, surtout. Les cris, non plus, ne sont pas rares chez nos amis. Un minable petit caillou suffit, parfois, pour que les plus petits réveillent leurs parents perdus dans la mer de la résignation.

Quand la glace fond et une fois le premier choc passé, ils se rassemblent, poussent leurs petits cris, s'accrochent à l'idéal de leur belle terre de naissance. Ils savent bouger, s'adapter et se réinventer. Ils savent s'obstiner et le font. Car, ce sont eux, nos amis manchots, les seuls maîtres de leur royaume... Et on sait bien que quand une tempête tente de frapper, ce sont toujours ceux qui ne volent pas qui nous montrent le mieux comment ne pas tomber.

Le procès du surnommé « Père Lachaise »

Bill Pallot, historien d'art et expert de renom en mobilier du XVIII^e siècle, comparaisait devant le tribunal de Pontoise le 25 mars pour une affaire d'escroquerie dans le milieu des antiquaires, accompagné de son complice, Bruno Desnoues, ébéniste de talent au titre de Meilleur Ouvrier de France.

Les rouages de l'escroquerie

Après dix ans d'instruction, l'affaire qui a dupé Versailles passe finalement devant la justice. Dès les années 2000, Bill Pallot, spécialiste en mobilier royal du XVIII^e siècle, devient rapidement une référence pour les collectionneurs et institutions spécialisées, lui octroyant une place de choix dans le milieu de l'art. Sollicité pour ses expertises d'authenticité, ledit « Père Lachaise » se forge une solide réputation.

Pallot s'associe alors à l'ébéniste Bruno Desnoues en vue de créer des répliques de mobilier de luxe destinées à être revendues comme meubles authentiques du XVIII^e issus des grands salons de l'époque. Pièces fabriquées minutieusement, avec des matériaux de qualité, les répliques ne sont pas initialement destinées au grand public, mais plutôt aux galeries spécialisées. Un bon moyen pour faire circuler ces faux et obtenir des certificats d'authenticité. Hôtels, châteaux, musées, les œuvres des deux escrocs se



retrouvent dans de nombreux lieux prestigieux après validation d'experts, dont Bill Pallot lui-même.

Entre 2008 et 2015, des centaines de falsifications sont vendues à des prix vertigineux : sièges, commodes et bureaux ayant prétendument appartenu à des personnalités de la famille royale. « L'appât du gain », confie Bill Pallot lors de son procès. Certaines de ces pièces, censées appartenir à la comtesse du Barry, sont même acquises par le château de Versailles pour un montant total de 840 000 euros. D'autres collectionneurs privés, y compris des membres de la famille régnante du Qatar, deviennent victimes de l'« arnaque aux faux sièges

Marie-Antoinette » vendus plusieurs centaines de milliers d'euros...

L'éclatement du scandale

Les suspicions débutent en 2014, quand la cellule anti-blanchiment Tracfin s'intéresse à des opérations financières et immobilières d'un couple dont le mode de vie suscite des interrogations. Les autorités fiscales françaises découvrent que le mari est en lien avec l'ébéniste Bruno Desnoues, faisant la lumière sur ce frauduleux trafic. L'enquête met en doute l'authenticité de nombreuses pièces, remontant rapidement la piste vers Bill Pallot, source de nombreux documents d'authentification. Un système de faux réalisé avec grand soin. Fabriquées dans l'atelier du célèbre ébéniste, les pièces étaient ensuite certifiées par le surnommé « Père Lachaise ». De faux documents d'époque étaient rédigés pour attester de leur appartenance à des familles nobles, et Pallot était présenté comme expert officiel.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com

* C. G.

BEDES : transformer la solidarité en action durable à Beykoz

(Suite de la page 1)

Elle mobilise temps et ressources pour répondre aux enjeux sociaux et environnementaux, en mettant notamment l'accent sur le réemploi : produire un t-shirt consomme 2 000 litres d'eau, un jean 10 000 litres. BEDES transforme ainsi des objets donnés (meubles, vêtements...) en ressources utiles, qu'elle revend pour financer ses projets.

Composée de 38 membres actifs – dont trois salariés – et soutenue par environ 150 « mères flambeaux », l'association fonctionne de manière ouverte. Toute personne motivée peut s'y impliquer. Un comité de sept personnes assure la coordination, mais les décisions se prennent collectivement, dans un esprit démocratique. BEDES travaille avec les 60 écoles publiques de Beykoz, fournissant du matériel, distribuant des repas et attribuant des bourses grâce aux revenus issus de ses trois boutiques solidaires et de nombreux dons.



Une attention particulière est portée aux femmes, considérées comme des actrices essentielles du changement social. Des ateliers de développement personnel, des séminaires, des sorties culturelles leur sont proposés. Par exemple, les mères dont les enfants bénéficient de bourses

sont invitées à rejoindre un club de lecture. Cela les sensibilise à l'importance de l'éducation et transforme l'environnement familial : la télévision est éteinte, un espace calme est réservé aux devoirs, les visites sont limitées pendant les révisions.

Pour Gülay Demirel, ces femmes acquièrent peu à peu une vraie confiance en elles. Lors de séminaires, certaines prennent la parole sur scène pour partager des recherches qu'elles ont menées elles-mêmes sur l'histoire ou les cultures des régions turques.

Parfois sans diplôme, elles deviennent des figures de référence dans leur quartier, capables de corriger les idées reçues et de porter des messages éducatifs puissants.

L'association agit aussi directement sur les établissements scolaires. Dans une région où beaucoup d'écoles sont anciennes et peu équipées, BEDES a mené des campagnes pour créer des bibliothèques, des laboratoires, ou encore des salles spécialisées. Gülay Demirel est fière d'affirmer qu'aujourd'hui, presque toutes les écoles de Beykoz disposent d'une bibliothèque grâce à leur action. Les entreprises sont invitées à contribuer : plutôt que d'envoyer des cadeaux d'entreprise, certaines financent l'équipement d'une école.

En parallèle, BEDES soutient les enseignants et propose une école d'été pour les élèves boursiers de la 4^e à la 8^e année. Ils peuvent y compléter leur formation, pratiquer l'anglais, participer à des ateliers artistiques, au théâtre, à la musique. Des

cours de natation sont également organisés deux fois par semaine : beaucoup d'enfants ne savent pas nager, malgré la proximité de la mer.

L'éducation préscolaire fait aussi partie des priorités. Aucun jardin d'enfants public n'existe à Beykoz. BEDES a donc lancé la construction de sa propre école maternelle, dont l'inauguration est prévue le 23 avril, jour de la Fête des Enfants en Turquie. L'association offre également des bourses pour cette étape clé du développement, accompagnées de séminaires pour les jeunes mères.

Initialement, les actions de BEDES prenaient la forme de kermesses et de ventes d'objets d'occasion. Puis l'idée d'ouvrir des boutiques solidaires a vu le jour, inspirée par des modèles européens.

Deux magasins ont été ouverts à Kavacak et Kadıköy, l'un dédié aux vêtements, l'autre aux objets de maison. Leur succès a permis de financer la construction d'une école primaire, toujours suivie par l'association, notamment à travers des groupes de parents qui identifient les enfants dans le besoin.

Au-delà de l'éducation, BEDES joue un rôle d'accompagnement social : elle oriente les personnes vers les structures d'aide à l'emploi et propose des solutions concrètes aux familles en difficulté. Loin d'une logique d'assistantat, elle promeut une solidarité active : chaque bénéficiaire s'implique à son tour dans les projets de l'association.

Pour Gülay Demirel, il ne s'agit pas simplement « d'aider un enfant », mais de créer un lien durable avec les familles,

et surtout avec les mères, qui sont au cœur de cette dynamique éducative. Elle insiste sur l'importance de la proximité : elle connaît personnellement les enfants, leurs familles et leur quotidien, ce qui renforce l'efficacité de son action.

L'impact de BEDES se mesure aussi à



travers des histoires émouvantes. L'une des plus marquantes est celle d'un ancien bénéficiaire, devenu médecin. Un jour, alors qu'elle souffre d'un pied, Gülay Demirel se rend à l'hôpital. Le médecin qui la prend en charge n'est autre qu'un ancien élève qu'elle avait soutenu. Il garde encore dans son armoire le premier costume que BEDES lui avait offert – un symbole fort de la portée humaine et durable du travail accompli.

Bien que l'association intervienne également dans d'autres régions comme Hatay ou Malatya, c'est à Beykoz que Gülay Demirel estime pouvoir générer un changement profond, grâce à sa connaissance du terrain et à la force des liens humains qu'elle y tisse.

Malgré les difficultés économiques et sociales, les membres de BEDES gardent espoir. Elles croient en un réveil collectif du peuple turc, uni au-delà des divisions, pour bâtir un avenir solidaire et éclairé.

* Dr Mireille Sadège



Dr Gözde Kurt Yılmaz

Autrefois, à Athènes, les citoyens se réunissaient au centre de la cité, sur l'agora. Ils débattaient, votaient, réfléchissaient. La démocratie est née de cette communication en face à face entre citoyens ayant droit à la parole, dans un espace public à ciel ouvert. L'agora n'était pas seulement un marché, c'était aussi une place d'idées. On y échangeait des biens, mais aussi des opinions. Aujourd'hui, cet espace s'est réduit à l'écran d'un téléphone. Et dans les rues, les foules y reviennent masquées : avec Joker, V de V pour Vendetta, Darth Vader ou encore... Pikachu.

Le mois dernier à Antalya, un manifestant déguisé en Pikachu a pu sembler n'être qu'un détail amusant. Pourtant, Pikachu n'est plus seulement un célèbre personnage d'animé venu du Japon : il est devenu un symbole des protestations en Turquie, et ce symbole s'exporte déjà à travers d'autres manifestations dans le monde. Lors de nombreux mouvements



Agora

de protestation en Turquie et ailleurs, les gens descendent dans la rue masqués, costumés en figures de la culture populaire. Ce n'est pas seulement une forme d'expression : c'est une stratégie identitaire, un bouclier de sécurité, une manière de communiquer. Et parfois, une tactique pour capter l'attention des médias plus longtemps.

Les comptes anonymes sur les réseaux sociaux, les memes, les activistes numériques qui prennent l'apparence de personnages de fiction... tout cela peut sembler éloigné des formes classiques de l'action politique, mais répond en réalité à un besoin ancien : celui d'exister dans l'espace public. Les jeunes ne sortent plus seulement avec des pancartes, mais avec tout un imaginaire culturel. Les protestations ne passent plus uniquement par des slogans, mais aussi par des memes ; plus seulement par des mégaphones, mais aussi par l'humour. Cela nous transporte de l'agora de la Grèce antique à une « agora numérique », qui n'est plus un lieu de contact direct mais un espace d'interactions médiées. Ici, les visages sont remplacés par des photos de profil, la rhétorique par des vidéos courtes, les discours par des hashtags et des likes. On dit que la démocratie a besoin de visibilité ; mais aujourd'hui, que reste-t-il de réel, de corporel dans cette visibilité ?

La citoyenneté numérique offre un espace de liberté par l'anonymat. Les femmes, les personnes LGBTQIA+, les étudiants, ou tous ceux qui pratiquent l'autocensure peuvent exister dans cet espace virtuel. Porter un costume de Pikachu lors d'une manifestation ne signifie pas seulement se cacher : ces costumes sont aussi des symboles de visibilité. Les identités non représentées ou réduites au silence s'emparent désormais de ces masques pour exister publiquement.

Dans ce processus, la culture populaire devient la langue des protestations. Des personnages d'animé aux figures de séries ou de films, de nombreux éléments de la culture numérique façonnent le récit visuel des luttes. Un personnage aussi mignon que Pikachu devient politique dans le cadre de l'activisme-avatar. L'humour et la pop culture deviennent des formes d'existence. Pikachu, Joker, Darth Vader ou V de V pour Vendetta forment un langage commun des mobilisations à travers le monde. Ce langage diffère de la rhétorique de la gauche classique : il est plus souple, plus ironique, plus imagé. Mais il conserve le même noyau : le besoin d'être entendu dans l'espace public.

La démocratie grecque liait la citoyenneté à une expérience physique de l'espace. Être un citoyen à Athènes, c'était



occuper un lieu, parler, être visible. En Turquie aujourd'hui, être citoyen, c'est parfois enfile un costume, réaliser une vidéo TikTok ou utiliser un emoji. Le corps se retire, mais l'imaginaire entre en scène. Et peut-être ce nouveau corps politique est-il plus résistant que l'ancien. Un philosophe regardant depuis l'ombre d'une agora antique aurait du mal à comprendre ce Pikachu d'aujourd'hui. Mais Socrate, fidèle à lui-même, poserait sûrement d'abord ces questions : « Qu'est-ce que le courage ? Qu'est-ce que la maîtrise de soi et la modération ? » Et l'agora, doucement, nous murmurerait : « Je suis toujours là. »



Gisèle Durero-Köseoğlu

Le 14 avril s'est déroulé à Istanbul un événement littéraire d'importance : la rencontre, à la librairie Minoa Pera, avec l'écrivaine Leïla Slimani, invitée par l'Institut français. Elle était interviewée par la traductrice de son roman *Chanson douce*, Aylin Yengin, connue pour avoir déjà traduit 80 livres.

Quel a été l'élément déclencheur de la passion de Leïla Slimani pour l'écriture ? Elle explique que dans son enfance, c'est sa grand-mère, excellente conteuse, qui a éveillé en elle le goût de la littérature. Elle lui disait même : « Si tu sais raconter une histoire, tu peux déverrouiller n'importe quelle porte. » De plus, son père lui offrait régulièrement des livres ; l'année de ses seize ans, alors qu'elle souffrait d'un premier chagrin d'amour, il lui a donné à lire l'immense *Vie et Destin*, de Vassili Grossmann, en précisant que lorsqu'elle en aurait terminé la lecture, elle aurait oublié les causes de sa souffrance ! Enfin, regrettant lui-même de n'avoir pas été écrivain, il lui répétait sans cesse que ce serait elle qui le deviendrait. Quant à ses sources d'inspiration, Leïla Slimani en distingue trois : celles qu'elle nomme « les matrices », venues



Rencontre littéraire à Istanbul avec Leïla Slimani

de l'enfance, puis, les œuvres des autres écrivains qu'elle a lues et lit encore et aussi, les personnages de sa vie réelle, en particulier, les femmes de son entourage. Car, dit-elle, on écrit sur Proust mais on peut aussi bien donner la parole à sa mère, ses tantes et ses grands-mères. Sa récente trilogie, *Le Pays des autres*, s'inspire d'ailleurs de son histoire familiale, à partir de sa grand-mère, Mathilde, une Alsacienne tombée amoureuse, en 1944, d'Amine, un Marocain combattant dans l'armée française, et qui part s'installer avec lui à Meknès. Le récit se poursuit

avec les enfants du couple dans *Regardez-nous danser*, et avec les petits-enfants, dans *J'emporterai le feu*. À ce propos, Leïla Slimani réprovoque les questions lui demandant de choisir entre ses deux identités, la marocaine et la française ; elle a beaucoup souffert, ces dernières années, de tous les débats, dans les deux pays, sur la définition de l'identité nationale, car, affirme-t-elle, les identités sont des injonctions extérieures donnant un cadre imposant ce que vous devez être,

alors que l'identité personnelle évolue, change : « C'est comme si vous prenez un gâteau et que vous essayez de sortir le sucre et la farine une fois qu'il est cuit. » En outre, l'identité ne se caractérise pas par « être » mais bien plutôt par « faire » et « devenir », car ce sont nos actions qui nous définissent. Enfin, comment conçoit-elle la littérature ? Tout roman est une réponse à une question, c'est essayer d'embrasser une multitude de points de vue. On porte beaucoup d'autres en

soi, ceux qui sont morts, ceux que l'on a aimés ou simplement croisés, ceux que l'on a perdus ; on a tous une manière singulière d'aborder l'existence mais ce qui est fondamental, c'est de tenter de comprendre autrui. Par exemple, la gestation du roman qui lui a valu le Prix Goncourt, *Chanson douce*, remonte à la peur viscérale que toute femme a de perdre son bébé. Selon l'autrice, la littérature est un gouffre, une immense forêt dans laquelle on ne trouve que difficilement son chemin et qu'il faut élaguer pour avancer. Quand elle écrit, elle lit beaucoup, en particu-



lier Marguerite Duras, William Styron, Toni Morrison et des poèmes d'Aragon, car c'est en se nourrissant des écrits des autres qu'elle trouve l'inspiration, qui, précise-t-elle, vient par touches. Les idées sont enfouies en nous depuis longtemps et il leur faut du temps pour murir. Par exemple, elle a toujours pris des notes dans des carnets et elle vient d'en retrouver un très ancien, dans lequel se trouvait déjà le projet, « écrire sur l'histoire de ma famille ». Actuellement, elle ne sait pas encore quel sera le sujet de son futur roman. Elle s'est octroyé une pause après les sept années consacrées à la trilogie, où elle a écrit sans discontinuer. Rappelons aussi qu'elle fait partie du Comité de lecture des Editions Gallimard, milite pour les droits des femmes, pour le développement de la lecture chez les détenus et travaille à l'adaptation de sa trilogie en scénario. Pour écrire, conclut-elle, il faut avant tout aimer l'effort et parvenir à atteindre la concentration nécessaire à la création : « Une bonne journée, c'est celle où vous avez réussi à vous concentrer. »

Gageons qu'elle ne tardera pas à le faire, puisque ses fidèles lecteurs et lectrices attendent avec impatience son prochain livre...



Genç GEA (Jeunes bénévoles de GEA) : l'engagement des jeunes face aux catastrophes pour un avenir mieux préparé

La Turquie est un pays qui vit avec la réalité des séismes. Chaque grande secousse ne ruine pas seulement des bâtiments et des vies, elle révèle aussi les conséquences dévastatrices du manque de préparation et de sensibilisation. Savoir comment réagir en cas de catastrophe ne concerne pas uniquement les individus, mais renforce également la résilience de toute une société.

L'équipe de recherche et de sauvetage GEA joue un rôle essentiel dans la préparation aux catastrophes et l'intervention rapide. Créée en 1994 et composée exclusivement de bénévoles, cette équipe est accréditée par le Groupe consultatif des Nations unies sur les équipes de recherche et de sauvetage (INSARAG) et par l'AFAD (Agence turque de gestion des catastrophes). Elle intervient au niveau national et international lors de séismes, d'inondations, d'incendies et d'attentats à la bombe, avec un seul objectif : sauver des vies. Mais GEA ne se contente pas d'intervenir en temps de crise. En dehors des catastrophes, elle mène aussi des actions de sensibilisation et de formation afin d'aider les individus et les communautés à mieux se préparer.

Vivre avec les séismes : de la sensibilisation à l'engagement bénévole

Les opérations de recherche et de sauvetage ne se résument pas uniquement à l'intervention physique. L'information et la prise de conscience sont tout aussi précieuses qu'une vie sauvée.

Il y a trois ans, en tant que bénévole de l'équipe GEA, j'ai invité mes collègues bénévoles à intervenir au lycée Galatasaray, où je travaille, afin de sensibiliser nos élèves aux séismes. Ce jour-là, ils ont appris des techniques essentielles : comment se comporter avant, pendant et après un tremblement de terre. Mais avec le temps, nous avons compris que cette formation avait eu un impact bien plus profond : elle n'avait pas seulement transmis des connaissances, mais aussi éveillé chez les jeunes un véritable sens des responsabilités et un engagement bénévole.

La question « que puis-je faire ? », qui révèle notre engagement bénévole et notre volonté de prendre des responsabilités, a poussé mes élèves à agir lors des séismes de Kahramanmaraş du 6 février 2023. Ils savaient qu'ils ne pouvaient pas encore participer directement aux opérations de sauvetage sur le terrain, mais ils avaient acquis une première formation et voulaient agir. Grâce à la formation reçue, ils ont rapidement trouvé un moyen de contribuer : ils se sont organisés pour obtenir les autorisations nécessaires



auprès de leurs parents, leur école et de leur internat, et se sont portés volontaires au centre de coordination de GEA à Üsküdar, à Istanbul. Ils ont participé aux tâches de logistique, de coordination et d'aide humanitaire, en se relayant pour assurer une présence continue. Mais leur engagement ne s'est pas arrêté là. Après avoir vécu cette expérience de manière directe, ils ont voulu aller plus loin : « Nous pouvons aussi former nos camarades ! », ont-ils dit. Avec le soutien d'Umut Dinçşahin, coordinateur de GEA, et de plusieurs formateurs bénévoles, ils ont suivi une formation approfondie sur « Vivre avec les séismes », afin de pouvoir transmettre ces connaissances à d'autres jeunes. Ils ont commencé par donner ces formations à l'école primaire et au collège Galatasaray, puis ont élargi leur action à d'autres lycées. Cette année, à l'occasion de l'anniversaire des séismes de Kahramanmaraş du 6 février, nous avons animé notre deuxième formation au lycée Notre-Dame de Sion.

Mais ce n'est que le début. Pour l'instant, nos élèves dispensent ces formations en turc. En tant que professeure de français au lycée Galatasaray, je me suis demandé pourquoi ne pas aller plus loin. Nous pourrions proposer ces formations en français dans les lycées francophones, afin de toucher un public encore plus large. Et pourquoi ne pas former aussi nos collègues enseignants, pour qu'ils puissent à leur tour transmettre ces connaissances ?

Comme le dit Sénèque, « Les catastrophes sont le moment de montrer les vertus ». Dans ce processus, notre plus grande force a été nos jeunes qui n'ont pas hésité à prendre leurs responsabilités. Leur détermination, leur bénévolat et la conscience qu'ils ont transmis à leurs pairs nous donnent tous de l'espoir. Cependant, ce n'est que le début. Chacun d'entre nous - élèves, enseignants, parents et citoyens - peut prendre ses responsabilités en matière de préparation aux catastrophes et de diffusion des connaissances.

Se préparer, c'est sauver des vies. Ensemble, construisons une société plus consciente et plus résiliente !

Je voudrais conclure par une phrase qu'Umut Dinçşahin, notre coordinateur de GEA, répète après chaque formation : « Soyons prêts, restons en sécurité. »



Sirma Parman

On attend souvent des femmes artistes qu'elles travaillent avec certains matériaux : la peinture, le textile, la céramique, la broderie... C'est une idée qui me fascine mais aussi qui me déçoit. Car derrière cette attente se cache une vision de la femme douce, discrète, intérieure. On imagine qu'elle doit créer de petites œuvres délicates, sensibles, qui ne prennent pas trop de place. L'homme artiste, lui, est libre d'occuper l'espace, d'utiliser le métal, le bois, de construire des installations gigantesques et spectaculaires.

Cette idée n'est pas nouvelle. Déjà dans certaines études anthropologiques, on observe une division des rôles : comme les femmes qui sont associées aux espaces humides, sombres, fermés (la cuisine, l'intérieur), alors que les hommes occupent l'extérieur, les lieux ouverts, visibles. Ce partage influence encore notre regard sur l'art.

On n'a qu'à penser à Jeff Koons ou Damien Hirst : leurs œuvres sont souvent immenses et spectaculaires, ce qui attire

Contre les clichés, en grand format

tous les regards et a sans doute contribué à leur notoriété. Certaines femmes artistes, comme **Tracey Emin**, ont critiqué ces stéréotypes en utilisant volontairement des matériaux associés au féminin, comme le tissu ou la couture. Mais malgré cela, ce cliché est encore bien présent dans l'art contemporain.

Doris Salcedo est une artiste colombienne que j'admire profondément. Elle travaille souvent avec des matériaux bruts, lourds, solides (comme du bois, métal, ciment). Mais ce qui rend son travail unique, c'est la manière dont elle transforme ces matières en silence, en douleur, en absence. Ses œuvres parlent de la violence politique, de la mémoire, du deuil. Et pourtant, elles prennent beaucoup de place, physiquement et émotionnellement. Ce contraste entre la force du matériau et la fragilité du message me touche toujours énormément.

Chiharu Shiota est une autre artiste qui travaille avec le contraste entre matière et émotion. J'avais découvert son travail il y a quelques années à Zorlu Center à Istanbul. Aujourd'hui, elle expose à

Istanbul Modern, et c'est l'occasion parfaite de replonger dans son univers. L'artiste japonaise utilise principalement du fil, un matériau souvent associé au féminin. Mais elle en fait des installations monumentales, qui envahissent l'espace comme des toiles d'araignée géantes, fragiles mais puissantes. Chez Shiota, le fil devient mémoire, absence, lien invisible entre les êtres. C'est une manière douce mais impressionnante de raconter l'intime à très grande échelle.

Carol Bove travaille aussi à grande échelle, mais avec des matériaux que l'on considère souvent masculins comme l'acier, le métal, le bois. Elle tord, plie, assemble ces matières dures pour créer des formes presque douces, courbes, presque fragiles en apparence. Ce jeu entre la brutalité du matériau et la délicatesse des formes crée un contraste très fort. Elle occupe l'espace sans agressivité, avec élégance. Ce même contraste, on le retrouve dans les célèbres araignées de **Louise Bourgeois**. Immenses, noires, métalliques, elles sont à la fois menaçantes et maternelles, solides et vulnérables.



Ces artistes nous montrent que la monumentalité, la puissance et la matière ne sont pas réservées aux hommes. Les artistes dont j'ai parlé ici nous rappellent que l'art n'a pas de genre. La puissance d'une œuvre ne dépend ni de sa taille, ni du matériau, ni du sexe de l'artiste. Pourtant, comme l'explique l'historienne de l'art **Griselda Pollock**, les femmes artistes ont longtemps été enfermées dans des catégories limitées, souvent associées à l'intime, au décoratif ou au mineur. Il est temps de déconstruire ces stéréotypes attendus. Je trouve ces artistes, qui parviennent à dépasser ces attentes, à la fois brillantes et passionnantes. J'espère que, dans un futur proche, nous verrons aussi de jeunes artistes femmes repousser d'autres limites.

Photo : Installation view of Untitled, 2003, Doris Salcedo. Photo : Muammer Yamaz



Simruğ Bahadır

Holland, deuxième long-métrage de Mimi Cave et classé dans le genre du thriller, laisse derrière lui de nombreuses questions

sans réponse...

Il en devient même difficile de déterminer si le film est bon ou mauvais. Cela provient très probablement d'un manque d'harmonie entre la mise en scène, le récit, le jeu d'acteurs et les éléments visuels comme les costumes - harmonie étant ici utilisé dans un sens aussi bien visuel qu'émotionnel. Mimi Cave nous avait déjà fait ressentir quelque chose de similaire dans son premier film, *Fresh*. Ici encore, dans *Holland*, nous sommes confrontés à des événements inattendus. Dès les premières scènes, le film intrigue visuellement. L'histoire, en revanche, avance lentement. Durant la première heure, nous suivons la paranoïa du personnage de Nancy (Nicole Kidman). Elle soupçonne un vol, puis en vient à croire que Fred, son mari, la trompe. Elle commence alors à enquêter avec Dave, un homme qu'elle vient tout juste de rencontrer. Peu à peu, elle se rapproche de lui, et ensemble, ils concluent que son mari la trompe bel et bien...

Revenons un instant au début du film. Il s'ouvre sur les paroles de Nancy qui décrit sa vie paisible. Une jolie famille, une belle petite ville... Tout semble parfait. Pourtant, durant ce monologue, une certaine tension est perceptible, sans doute grâce à la musique ou à la manière dont Nicole Kidman utilise sa voix. Ensuite, pendant un long moment, nous la voyons essayer de percer le secret de son mari, et ce n'est que plus tard que des retournements de situation surviennent, peut-être un, voire deux *plot twists*. Ce qui, en soi, correspond

Holland, de Mimi Cave : entre tension et confusion

aux attentes que l'on peut avoir d'un film signé Mimi Cave.



Mais à la fin du film, une question subsiste : qu'avons-nous réellement regardé ? Était-ce la réalité ou bien une simple illusion ? Malheureusement, le traitement du récit ne m'a pas semblé assez solide. Pour un film comportant deux *plot twists*, il est particulièrement dommage que la première heure soit aussi monotone et ennuyeuse. Le fait que toute la transformation narrative survienne dans la seconde moitié rend le visionnage laborieux. De plus, certains passages ne tiennent pas la route sur le plan logique. On se surprend à pen-

ser « mais c'est impossible... » face à des scènes sans véritable explication.

La question de savoir si ce film mérite d'être vu ou non devient alors essentielle - notamment pour ce type d'œuvres qui semblent n'exceller sur aucun point de vue. À mon avis, l'histoire n'est pas particulièrement captivante, et les performances des acteurs ne sont pas exceptionnelles. Si vous n'aimez pas les thrillers, je vous conseillerais franchement de ne pas le visionner. Mais si vous êtes un vrai passionné de cinéma, curieux même face aux mauvais films, alors vous pouvez toujours y jeter un œil, ne serait-ce qu'à titre informatif.

Personnellement, j'attendais beaucoup plus de Nicole Kidman. Bien que je ne puisse pas dire que son jeu soit mauvais, je pense que ceux qui verront la fin comprendront pourquoi je l'ai trouvée peu

convaincante. Elle aurait dû, selon moi, dépasser le simple rôle de femme paranoïaque pour offrir une performance plus nuancée et marquante.

En conclusion, ce film n'a pas répondu à mes attentes. J'ai d'ailleurs vu que le célèbre critique Roger Ebert lui avait attribué une note de 1,5 sur 4. Même si j'en avais connaissance, j'ai regardé le film sans aucun préjugé, et je vous livre ici mes impressions personnelles. Certains films, malgré tout le travail déployé, ne valent simplement pas la peine d'être regardés. *Holland*, à mes yeux, en fait malheureusement partie.

